

Mais, gare aux couleurs ! Il est évident que passer d'un papier teinté à un papier blanc change beaucoup les choses. Et cela se complique quand il est glacé (les bleus de la couverture sont ahurissants). Il est vrai aussi qu'il faut compter avec nos habitudes : l'ancienne édition nous est si familière que ces rouges et ces bleus électriques nous heurtent. Il faudrait voir les originaux pour mieux en débattre. Il demeure que l'on peut préférer la première édition et s'interroger sur les raisons d'un tel changement.

E.C.

ROMANS

■ *Chez Casterman*, coll. *Mystère*, de Sarah Cohen-Seali, ill. Christophe Besse : **En grandes pompes** (45 F). Nouvelle enquête de La Puce, détective rusé et de son chien Gros Blair, dont la grande spécialité consiste à se fourrer toujours là où il ne faudrait pas. Récit plausible, sympathique et bien écrit.



En grandes pompes,
ill. C. Besse, Casterman

■ *À L'École des loisirs*, en Neuf, Jean-Philippe Arrou-Vignod : **Tous les anniversaires** (44 F). Petite chronique tenue par Xavier et que rythment fêtes et anniversaires. De franches rigolades en déceptions, de

surprises en déconvenues, c'est l'occasion de présenter avec un humour sensible les petits riens qui révèlent une personnalité, gestes, conversations et sentiments entremêlés. Un personnage sympathique, un ton juste pour une petite histoire de tous les jours.

De Beverly Cleary, trad. de l'américain par Isabelle Reinhard : **Signé Lou** (56 F). Des événements, des situations, des personnages tout à fait banals – un jeune garçon qui vit seul avec sa mère en Californie, ses problèmes au collège, sa difficulté à se faire des amis, etc. – rendus attachants et attrayants par une forme de récit originale et efficace : les lettres envoyées à un écrivain et le début du journal intime que rédige et signe le jeune Lou se succèdent et se superposent pour construire le portrait peu à peu précisé du narrateur. Une forme et un ton particulièrement adaptés au propos.

De Marie Desplechin : **Rude samedi pour Angèle** (42 F). Les grandes personnes ne sont pas toujours faciles à comprendre ! Ce samedi-là Angèle voit bien que sa mère a « quelque chose » mais quoi ? Comment faire pour qu'elle sorte et s'amuse avec elle ? Alors elle cherche à faire des miracles, prépare un mirifique plateau de petit déjeuner, répond au téléphone, cherche les gestes et les mots de la tendresse et finalement tout s'arrangera. Le choix du point de vue exclusif de l'enfant est cohérent avec le propos, le rythme du récit léger, le style des dialogues alerte. Un petit roman sympathique.

De Sid Fleischman, trad. de l'américain par Laurence Lenglet : **Jim l'Affreux** (56 F). Nevada, 1894 : le père de Jake vient de mourir, du moins d'être enterré... mais que contenait exactement le cercueil ?

Le doute s'insinue chez le jeune garçon quand il s'aperçoit que Jim l'Affreux, le chien qui lui est resté comme seul héritage, cherche la piste de son maître bien loin du cimetière. S'ensuit alors pour Jake une errance dans tout l'Ouest, sur la piste de mystérieux comédiens et d'improbables diamants, qui l'amènera à la découverte de personnages et de lieux étonnants. Un bon roman d'aventures à l'intrigue simple et solide, aux péripéties pittoresques.

De Pierrette Fleutiaux : **Mon frère au degré X** (42 F). Anoushka n'a pas de problèmes de grammaire : elle est imbattable sur les pronoms relatifs compléments, depuis le temps qu'elle explique : « c'est le monsieur avec lequel ma maman habite » ou « c'est la dame avec laquelle mon papa habite ». Elle n'a pas non plus de problèmes de famille(s). Non, ce qui lui manque c'est le vocabulaire, pour désigner ceux qui l'entourent. Beau-père, belle-mère passe encore... mais elle ne peut tout de même pas dire « beau-frère » pour parler de Frog, le fils de sa belle-mère, un grand Américain de vingt ans qu'elle rencontre parfois. Sur un ton léger et humoristique, avec un style rapide et agréable, P. Fleutiaux nous fait partager les soucis et les bonheurs d'une gamine éveillée et charmante, dont la vie finalement est tout à fait simple même si le monde est, lui, très compliqué.

De Guillaume de Sancy : **Martin fait sa valise** (46 F). Le CM2 de Martin doit partir en « classe de transhumance ». Voilà de quoi s'enthousiasmer et faire de sérieux et minutieux préparatifs, un peu décalés sans doute par rapport aux besoins. À leur arrivée en Haute-Provence, parmi les bergers, il sera parfois

difficile à Martin et à ses copains de comprendre vraiment les grandes personnes, même si tout est si exaltant. Un récit qui privilégie le regard des enfants pour mieux produire des effets d'humour léger. Sympathique et classique.

De Russel Stannard, trad. de l'américain par Raphaëlle et Fabrice Desplechin : *Le Monde des mille et un mystères* (58 F). Notre univers va être détruit. Trop vieux, trop pollué, mal entretenu, il doit céder la place à un univers plus convenable : ainsi en ont décidé les responsables de la Fédération des univers. Pour valider cette décision, un juge d'appel se rend sur Terre et, le dernier soir de son séjour sur cette piètre planète, il entame la conversation avec Phusis, une jeune institutrice qui commence à lui parler des mille et un mystères de ce monde qui va disparaître : la lumière, ses ruses et ses charmes, la matière et ses lois magiques, l'espace et le temps dans leurs distorsions. La nuit n'y suffit pas bien sûr et la nouvelle Schéhérazade saura tenir en éveil bien des soirs la curiosité du juge. À travers un récit plausible et bien mené une occasion de présenter quelques éléments de la physique comme des objets de curiosité passionnants.

De Jean-François Ménard : *Quinze millions pour un fantôme* (52 F). L'Oncle Fernand, la honte de la famille, l'alcoolique, celui qui n'a jamais eu un sou sur lui, meurt. Contrairement à toute attente, il laisse à ses neveux une grosse fortune, mais à condition qu'ils le vengent en faisant une farce de mauvais goût (domaine dans lequel l'oncle était un véritable expert). Une très bonne idée de roman, un début amusant et original, malheureusement la suite est plus banale et attendue, c'est dommage.

En Médium, de Rafik Schami, trad. de l'allemand par Martin Ziegler : *Le Conteur de la nuit* (58 F). Salim est un homme bien malheureux : quoi de pire pour un conteur que de perdre sa voix ! Ses sept amis lui racontent pendant sept nuits sept histoires, seul cadeau suffisamment extraordinaire pour que Salim puisse à nouveau parler. Rafik Schami, en Schéhérazade moderne, enchâsse ces récits intemporels dans une trame contemporaine (Damas à la fin des années 50), avec un point de vue très critique sur le pouvoir politique au Moyen-Orient. Pour bons lecteurs, les méandres de la narration et le contexte général n'étant pas évidents à appréhender.

De Guus Kuijer, trad. du néerlandais par Anne-Marie de Both-Diez : *Le Pays du calao* (66 F). Marc découvre le bric-à-brac indonésien qu'un grand-père disparu a laissé dans le grenier. Une apparition étrange, qui se révélera être un calao, l'entraîne dans un voyage onirique autant qu'initiatique. Transporté magiquement sur une île proche de Bornéo, il y survivra tel Alice ou Robinson grâce à des messages mystérieux, puis émigrera vers des lieux plus habités pour y découvrir sa vérité à partir du récit de mythes fondateurs. L'univers de l'imaginaire et celui du politique (anticolonialisme, écologie), se télescopent pour donner une œuvre forte, mais certainement pas d'un accès facile.

De Lesley Beake, trad. de l'anglais par Elisabeth Motsch : *Sans domicile fixe* (58 F). Lesley Beake nous donne à entendre la voix des enfants perdus d'Afrique du Sud. Johnny, qui se heurte à l'impuissance de sa famille et de l'école, choisit ce qu'il croit être la liberté. Il rejoint d'autres enfants qui survivent dans

la rue. La mendicité permet de manger, la drogue donne l'illusion du bien-être et de la sécurité. Mais la réalité, brutale, le rattrape. Johnny aura pourtant la chance de rencontrer des *deus ex machina* bienveillants qui lui permettront de revenir à une forme de normalité. Un livre fort, mais d'une lecture complexe, car il faut décoder le discours fragmentaire et aliéné du héros.

De Anne Fine, trad. de l'anglais par Dominique Kugler : *Bébés de farine* (64 F). Simon Martin est un cancre : il est aux yeux de tous les profs un cas désespéré, comme tous ses copains d'ailleurs de la 4^eC. On décide pourtant de les faire participer à une expérience pédagogique : il s'agit de leur confier la surveillance, pendant plusieurs semaines, de bébés de farine dont ils ne devront pas se séparer, ce qui provoque chez Simon des effets plutôt inattendus. Il s'attache à son « bébé » découvre les contraintes de la responsabilité, s'interroge du coup sur la manière dont sa mère s'occupe de lui, sur les raisons du départ de son père, sur le rôle des professeurs et il s'irrite contre lui-même, parvenant à mieux analyser ce qui l'inquiète ou le stimule. Même si la situation semble au départ peu plausible, A. Fine réussit peu à peu à convaincre et à faire exister des personnages attachants.

De Klaus Kordon, trad. de l'allemand par Martin Ziegler : *Les Journées de Frank n'en finissent pas* (62 F). Frank vit à Berlin et ses journées sont en effet bien pleines, en cette année 53 où les événements se bousculent : grèves, tentatives de renversement du régime communiste, départs clandestins à l'Ouest, trafics. Le jeune garçon s'efforce de mener sa vie personnelle, en présen-

vant une part de solitude, de rêveries (par exemple en soignant les animaux qu'il a rassemblés dans son « zoo »), en protégeant sa relation avec ses amis, sa mère, malgré la présence d'un beau-père qu'il n'aime pas, tout en essayant de comprendre le monde qui l'entoure, ses conflits, ses incertitudes. Dans une optique assez sombre – l'espoir n'est guère présent et les repères bien flous entre le bien et le mal – et malgré un certain désenchantement, le récit campe un personnage attachant, complexe, émouvant.

De Moka : A nous la belle vie (54 F). Troisième épisode dans la vie de Frankie Avalon, qui vient d'avoir seize ans et passe un cap difficile, entre un retour à l'enfance que voudrait lui imposer sa mère, revenue à la maison, et le saut dans l'âge adulte où l'attire son amour pour un « vieux », le major King. Du coup elle fugue et se retrouve prise dans un tourbillon d'événements, une sorte de course-poursuite à suspense qui la ramènera chez elle plus sûre d'elle-même, plus confiante aussi dans les autres.

De Brigitte Smadja : Ne touchez pas aux idoles (54 F). Jonas prend la vie comme elle vient sans trop se poser de questions. C'est un adolescent studieux, sa famille est pauvre. Il a un seul ami, Grégoire, qui est riche et paresseux. Ces deux garçons sont les héros du roman, mais le sont-ils réellement ? Les véritables héroïnes semblent en fait être trois filles, chacune des sœurs des garçons et la jeune fille mystérieuse dont Grégoire tombe amoureux. Elles sont plus âgées que les garçons, révoltées, et cherchent à conquérir, dans la douleur, leur liberté. Elles fascinent les garçons, mais Jonas ne se laisse pas influencer, il n'a pas en lui la capacité de se



Grand bal sous les pins, ill. de F. Marcellino, Gallimard

révolter, de changer l'ordre des choses, peut-être trop étouffé par la vie qui n'est pas facile pour lui. Une image du monde des adolescents des années 1970 dans les grandes villes.

■ Chez Gallimard, en Lecture junior, de Tor Seidler, trad. de l'américain par Noël Chasériaux, ill. de Fred Marcellino : **Grand bal sous les pins (50 F)**. Dans la grande tradition du bestiaire romanesque, Tor Seidler nous raconte une histoire d'amour fou, de quête d'identité et de défense du territoire. Bagley Brun, putois héritier d'un père héroïque, tombe amoureux d'une perche. Zake, putois beaucoup plus ordinaire, aime Wendy putois(e) snob, qui ne détesterait pas être courtisée par Bagley. Un aigle plane sur la campagne, menaçant l'étang où vit la bien-aimée poisson(ne). Bagley va devoir faire preuve de force et de ruse pour la sauver. Un roman subtil, entre humour et épopée, marqué par le sentiment délicat d'une nature à la fois merveilleuse et cruelle.

De Klaus Kordon, trad. de l'allemand par Jeanne-Marie Gaillard-Paquet, ill. de Marc Lacaze : Je t'écris de Berlin (50 F). Mathias,

qui vit à Berlin-Est, envoie un message dans une bouteille entraînée par la Spree, que Lika découvre à Berlin-Ouest. Leur relation n'est pas facile : l'histoire se déroule avant la destruction du Mur. Elle sert de prétexte à Klaus Kordon pour développer largement son message de tolérance et de dénonciation d'un totalitarisme soft. Sa lecture n'est pas évidente, car ni la topographie de Berlin, essentielle à la compréhension de ce qui se passe, ni le contexte de l'époque ne sont transparents pour de jeunes lecteurs. Au moins eût-il été judicieux de transformer la postface en préface.

De Michelle Magorian, trad. de l'anglais par Janine Hérisson, ill. Johanna Kang : Bonne nuit, Monsieur Tom, tomes 1 et 2 (50 F chaque). Au début de la Seconde Guerre mondiale en Angleterre des enfants londoniens sont envoyés dans des familles d'accueil à la campagne. C'est ainsi que le petit William arrive chez un quadragénaire solitaire. Entre l'homme un peu bourru et l'enfant très sauvage, visiblement traumatisé par les mauvais traitements, l'adaptation est difficile. Mais la patience et la

bonté aurait le dessus : très beau livre sur l'adoption et l'amour paternel. (Voir fiche dans ce numéro). De Dick King-Smith, trad. de l'anglais par Michelle Esclapez, ill. Henri Fellner : *Cul-blanc* (41 F). Cul-blanc, petit cochon de race, décide d'échapper au sort qui attend tous les cochons et s'enfuit de la ferme. Au cours de ses pérégrinations forestières il rencontrera le chat Bandit le borgne qui le fera profiter de son expérience. Récupéré par un régiment d'infanterie il en deviendra bientôt la mascotte : humour et suspense.

En Folio Cadet Rouge, de Roberto Piumini, trad. de l'italien par Diane Ménard, ill. Anne Tonnac : *Mathias et son grand-père* (39,50 F). Dans une chambre silencieuse toute la famille est rassemblée autour du grand-père qui va mourir, immobile, pâle et léger sur son lit. Mathias, sept ans, regarde lui aussi et écoute. Et il entend la voix joyeuse de son grand-père qui lui souffle, à l'insu des autres, « on y va !... se promener. » Et les voilà partis tous les deux, main dans la main, le vieil homme et le petit garçon, à travers champs et prairies, à la rencontre d'un cheval, au-devant du fleuve et de la mer, en passant par les marchés animés, les combats avec les pirates et la découverte d'un trésor. Au fil de cette balade aventureuse et enchantée, le grand-père rapetisse peu à peu, jusqu'à devenir minuscule, mais toujours bien présent, jusque dans le corps même de Mathias. Un très beau récit, joyeux et plein de finesse, riche de détails délicieux ; un dialogue empreint de tendresse pour un sujet poignant, abordé dans l'apaisement.

En Page blanche, de Gérard Pussey : *Ma virée avec mon père* (85 F).

Pierre-André a un père fascinant, tricheur aux cartes, tombeur de femmes, représentant en poudres de perlimpinpin diverses. Sa mère a disparu, il va falloir qu'il s'en trouve d'autres. Il a aussi une relation compliquée avec Boubou, son petit frère adoptif très perturbé, et il aime la belle Aude, qui lui impose des épreuves impossibles, mais qui sait l'émouvoir jusqu'au tréfonds de l'âme quand elle l'appelle tendrement Banane. Tous ces problèmes doivent être résolus au cours des errances de Pierre-André et de son impossible père, qui évoquent au détour des pages les *Voyages avec ma tante*, de Graham Greene, ou le *Roman d'un tricheur*, de Sacha Guitry. On retrouve avec délectation l'univers absurde et sérieux de Gérard Pussey, entre tragique, fantaisie et jouissance de l'écriture. Mais est-ce vraiment pour les enfants ?

De Margaret Mahy, trad. de l'anglais par Pascale Jusforgues : *Le Secret de Winola* (78 F). Tris vit à la campagne avec son père, adolescent prolongé. Sa mère, qui les a quittés, lui manque. Il appelle à sa rescousse un ami imaginaire, extra-terrestre tout-puissant, puis une petite fille bien réelle quoique mystérieuse, la courageuse Winola. Un homme rôde dans sa Lotus jaune. L'action, lente au début, se précipite quand il kidnappe les enfants. Tout se terminera le mieux possible. Comme dans ses autres livres, Margaret Mahy nous parle avec justesse des fantasmes d'enfants perturbés par des situations familiales complexes, mais cette fois sans entretenir d'ambiguïté entre fantastique et réalité. Le roman y perd sans doute en magie, même s'il reste sensible et émouvant.

De Betty Greene, trad. de l'américain par Sylvie Simon : *Petits mi-*

rares en Arkansas (62 F). En 1945, Beth a onze ans, elle vit dans le Sud des États-Unis, elle est noire. Betty Greene évite de faire jouer le contexte pour nous raconter la vie quotidienne d'une petite fille intelligente et volontaire qui serait la première de la classe s'il n'y avait pas Philip : un garçon juste un peu moins doué que Beth, juste un peu moins courageux que Beth... mais extrêmement attirant. Ils sont trop petits pour savoir qu'ils s'aiment, mais ils sauront être honnêtes avec eux-mêmes, Beth en s'assurant jusqu'au bout, Philip en acceptant la supériorité de Beth, ce qui est certainement encore plus difficile. Un roman plaisant et tonique, qui s'adresse peut-être à un lectorat plus jeune que celui qui fréquente d'ordinaire Page blanche.

De Mette Newth, trad. du norvégien par Monique Christiansen : *Les Voleurs d'hommes* (78 F). Au XVI^e siècle, des navigateurs « commerçant » avec le Groenland. Ils y enlèvent deux jeunes gens pour les emmener en Norvège où on hésite entre les brûler comme sorciers, et les traiter comme des monstres de foire. L'histoire nous est racontée de façon alternée du point de vue des deux héroïnes, une jeune Inuit et une jeune Norvégienne, toutes deux brimées et opprimées par les détenteurs du pouvoir, prêtres ou riches marchands. Le récit est d'une constante violence, qui culmine avec le viol collectif d'Osuqo par les marins, et ne s'adoucit que quand celle-ci évoque une adolescence proche de la nature. De ce fait, il manque un peu de respiration, ce qui lui fait perdre de sa force de conviction.

En Folio Junior, de Leon Garfield, trad. de l'anglais par Noël Chassériau, ill. William Geddart : *À l'en-*



À l'enseigne du diable,
ill. W. Geldart, Gallimard

seigne du diable (35 F). Un soir d'hiver et de neige naissent Peter et Paul Puffin, des jumeaux que le destin distingue aussitôt : l'un des deux est né pendant que les cloches sonnent les douze coups de minuit, c'est un enfant « carillonné », qui rencontrera, c'est sûr, le diable et les fantômes, tandis que son frère, pâle et angélique, sera toujours fragile et bon. Placé en apprentissage à Londres chez un maître serrurier, obsédé par des rêves de voyages et d'aventures sur les mers, le premier garnement se trouve emporté dans un tourbillon d'événements tous plus bizarres les uns que les autres, où le bien et le mal s'entrechoquent, au gré d'un entourage peuplé de personnages terribles et inquiétants. Une histoire incroyable et palpitante, où l'in vraisemblable est un plaisir redoublé par le suspense, où la terreur est pleine d'humour. Décors, personnages, accessoires, tout contribue à la réussite de ce récit.

■ Chez Hachette, en *Verte Aventure Humaine*, de Melvin Burgess, ill. de Kelek, trad. de Marianne Costa : *Isa la sorcière* (28,50 F). En Angleterre, à la fin du Moyen Âge, on redoute et on pourchasse les sor-

cières. Isa, dont la naissance est mystérieuse, est au cœur du combat que se livrent les multiples protagonistes : son père adoptif, guérisseur adepte de la magie blanche, les lumpen-sorcières rejetées par le village, l'énigmatique Iohan, magicienne bienfaisante, les autorités religieuses, et le répugnant bras séculier... Tour à tour roman fantastique et pseudo-documentaire historique, ce récit écologico-féministe est un peu simpliste parfois, mais indubitablement entraînant.

En *Verte Aventure Policière*, un thriller d'Eve Bunting, trad. Barbara Nasaroff, illustré par Patrice Killoffer : *Qui se cache à Alcatraz ?* (25 ?). Alcatraz est une île proche de San Francisco, une ancienne prison devenue aujourd'hui un lieu de visite. Un lieu sinistre, un endroit rêvé pour planter le décor de cette chasse à l'homme. Le jeune héros, Danny, n'est pas récompensé de sa bonne action : depuis qu'il a protégé une vieille dame, Danny ne vit plus. Il est poursuivi par une bande de quatre hors-la-loi. Une bande dont la réputation n'est plus à faire. Danny a très peur, croyant fuir ses poursuivants, il se met tout à rebours dans une situation inextricable. Toute l'action se déroule dans un temps extrêmement court : une journée et une nuit, mais dans ce cas les minutes sont des heures, voire des jours. Un roman policier qu'on ne lâche pas, un roman psychologique aussi car dans son angoisse Danny comprend mieux son père dont on ne sait pas grand chose, pas plus que l'enfant, mais dont on comprend qu'il est probablement mort en prison.

En *Livre de poche Jeunesse*, de Roy Apps, trad. de l'anglais par Jocelyne Warolin, ill. de Claude Cachin : *L'Été secret* de Daniel Lyons (28,50 F).

Tom grandit en Angleterre au début du siècle dans une famille méthodiste, chaleureuse, mais très puritaine, qui considère avec réprobation sa passion pour la photographie. Quand une joyeuse bande de professionnels du cinématographe naissant envahit la plage, Tom est soumis à une irrésistible tentation. Il traverse une période difficile et excitante en tentant de réconcilier des mondes contradictoires. Un roman amusant et bon enfant dont l'aspect documentaire n'est pas pesant.

De Barbara Veit, trad. de l'allemand par Florence de Brébisson, ill. de Judex : *Poison à l'italienne* (33 F). Une mystérieuse maladie ravage l'Italie puis atteint l'Allemagne. Deux policiers spécialisés dans la répression des délits contre l'environnement mènent l'enquête, malgré les résistances de leur hiérarchie. Ce polar écologique à l'allemande laisse un peu le lecteur sur sa faim : si le personnage de l'inspecteur Sternberg, flic fatigué et désabusé, est intéressant et moderne, si la description des influences conjuguées pour étouffer l'affaire rappelle évidemment le scandale du sang contaminé, l'intrigue est malheureusement un peu pous-sive.

De Roberto Piumini, trad. de l'italien par Marianne Costa, ill. de Alain Millerand : *La Patte de l'artiste* (31 F). Paolo et Francesca, lycéens italiens modernes, étudient les arts plastiques. Ils choisissent de s'intéresser à un tableau récemment acheté par la mairie de leur ville à un chevalier d'industrie antipathique et corrompu. À force d'indices et de bizarreries, leur enquête dévoile que le tableau est un faux d'une espèce plus que spéciale. Il ne leur reste plus qu'à prendre l'escroc à son propre piège. L'intrigue policière sous-tend une



Le Mystère du Monstre.
ill. R. Hainard, *La Joie de lire*

description malicieuse et passionnante des milieux de l'art et de leurs compromissions avec le pouvoir. L'énigme est subtile, et la naissance du sentiment amoureux entre les jeunes héros est décrite avec finesse. Un excellent roman, qui montre une nouvelle facette du talent de Roberto Piumini (Cf. interview de R. Piumini dans le n°158 de la Revue).

En Livre de poche Jeunesse Mon bel oranger, de John Maclean : **Quand la montagne chante** (33 F). Un roman sur le trac. Sam, treize ans, futur champion de ski, se pose beaucoup de questions, a des états d'âme, n'est pas sûr de lui, et par-dessus tout n'aime pas les levers matinaux ni le froid des matins d'hiver. Le récit sonne juste, une complicité s'établit très vite entre le lecteur et le jeune héros, et chacun peut comprendre les angoisses du jeune garçon. La victoire n'en sera que plus joyeuse. Un héros peut-être un peu trop parfait ? Un entraîneur peut-être un peu trop idyllique (l'auteur a été lui-même entraîneur) ? Ne boudons pas pour autant ce livre au thème original. Le problème viendrait

plutôt de la longueur du récit (près de trois cents pages) qui risque de décourager à l'avance les lecteurs.

■ À *La Joie de Lire*, de Stéphanie Corinna Bille, ill. Robert Hainard : **Le Mystère du Monstre** (95 F). Quel est ce monstre qui rôde dans les forêts du Valais ? Qui le capturera ? Voilà qui mérite une histoire, celle que S. Corinna Bille raconte à ses deux petits garçons. Une vraie *histoire de peur*, un semblant de suspense, le plaisir du dialogue avec les enfants : tout promet, dans ce beau livre superbement illustré, un grand bonheur de lecture. (Voir fiche dans ce numéro).

Le Violon de verre ; Le Messenger (62 F). Du même auteur, dans la collection *Histoire brève*, deux courtes nouvelles, à mi-chemin entre le conte et le fantastique. Dans la première on voit un musicien apporter la beauté et la joie dans un village qui se meurt de grisaille. Dans la seconde un jeune couple prend conscience, à travers la voix d'un mystérieux messager, de la présence trop oubliée des morts, au sein de la forêt. Superbe écriture, limpide et rigoureuse.

Albert Jacquard, Marie-José Auderset, ill. Béatrice Poncelet : **Le Mime** (49 F). Romuald est sourd et muet. Il vit dans un cirque où travaille son père. Il veut lui aussi « faire du cirque » mais sa mère lui fait comprendre qu'il ne le pourra jamais. Romuald s'entête. Mime il sera. Il travaille, le succès arrive, grâce à l'aide du clown Capito, Capito qui a perdu son fils malade. Il y a beaucoup de malheurs dans ce court récit, beaucoup de courage et de persévérance, de la pudeur et de la douceur aussi.

■ Chez *Milan*, dans la collection Zanzibar, Nadine Brun-Cosme, ill.

Anne Maisse : **La Petite buissonnière** (25 F). Arbres et buissons d'un côté ; bitume noir de la cour d'école de l'autre. Entre les deux un grillage, à travers lequel deux enfants s'observent, se cherchent : Sarah la fillette qui vient d'une maison peuplée d'objets étranges, nichée dans les bois, et Marc, écolier rêveur, hanté par la trace d'un passé douloureux. Entre eux, peu à peu, s'ébauche un dialogue, nourri de réminiscences et d'émotions, où la fascination et la tendresse de l'un pour l'autre, permettront au passé de resurgir par-delà la douleur et les exigences de l'oubli. Récit énigmatique et ambitieux, servi par une écriture délibérément impressionniste, mais qui n'évite pas toujours l'écueil de la préciosité.

■ Au *Père Castor-Flammarion*, en Castor poche Junior, de Torill T. Hauger, trad. du norvégien par Ellen Huse-Foucher, ill. de Chica : **Prisonniers des Vikings/2 : La Fuite** (35 F). Nous retrouvons ici Patrie et Sunniva, jeunes Irlandais réduits en esclavage par les Vikings, en route pour l'Islande où leur bienveillant propriétaire va s'installer. La vie quotidienne de l'île est décrite avec un luxe de détails qui rend l'action un peu languissante. La deuxième partie voit les événements se précipiter et nos héros rejoindre enfin leur patrie, mais n'est guère crédible. Décevant par rapport au premier tome, même si ça reste instructif.

En Castor poche Senior, d'Allan Baillie, trad. de l'anglais (Australie) par Smahann Joliet : **Petit frère** (28 F). Vithy et son frère se sont évadés d'un des sinistres camps organisés au Cambodge par les Khmers rouges. Rapidement séparés de

Mang, Vithy devra se débrouiller tout seul pour rejoindre un endroit où la survie est possible. Le récit est très fort, d'une pudeur et d'une simplicité qui évoquent *L'Empire du soleil* de J.G. Ballard, et qui permettent de mettre en valeur les moments où la violence éclate. L'importance accordée aux détails pratiques, qui met à distance l'émotion, donne aussi de la crédibilité au récit. Un beau livre, qui rend accessible à de jeunes lecteurs une réalité terrible et complexe, sans démagogie et sans pathos.

■ Chez *Rageot*, en Cascade, d'Evelyne Brisou-Pellen, ill. Christophe Besse : *Le Vrai prince Thibault* (40 F). Le grand jeu des jumeaux, tout le monde le connaît : se faire passer l'un pour l'autre et prendre le plus grand plaisir à faire tourner en bourrique leur entourage. Ici c'est le cas, à un détail près, les deux garçons ont bien le même âge, mais l'un est le fils du roi, l'autre le fils de la nourrice, et par une suite de malheurs, plus personne (pas même les enfants), ne peut savoir qui est Guillaume et qui est Thibault, ou Thillaume et Guibault. Une lecture facile, amusante et sympathique. (Voir fiche dans ce numéro).

De Christian Grenier : *Coups de théâtre* (43 F). Plus que l'intrigue et ses rebondissements c'est la manière de raconter qui est ici convaincante : pour présenter l'enquête policière qui suit un crime, Ch. Grenier a choisi d'écrire une pièce de théâtre dont les personnages et les décors sont ceux... du théâtre. Une comédienne a été tuée lors d'une représentation de « Meurtre en direct » et il faudra attendre la fin de l'enquête pour que puisse être mise en scène

une autre pièce « Coups de théâtre » dont ce roman n'est en somme qu'une réécriture. À moins qu'on ne veuille le jouer ! Le projet est astucieux, il permet de donner à l'enquête policière, aux interrogatoires, aux rebondissements, un ton vivant et ludique. Tout est noir, mais on joue...



Le Ballon d'or,
ill. Zaü, Rageot Éditeur

D'Yves Pinguilly, ill. Zaü : *Le Ballon d'or* (43 F). La novellisation n'est pas un genre si facile. Yves Pinguilly parvient à tirer du film de Cheik Doukouré un récit agréable à lire qui retrace, entre réalisme et émotion, le parcours d'un petit villageois africain passionné de foot, qui égalera un jour ses idoles.

En Cascade Policier, de Loris Murail : *Le Chartreux de Pam* (40 F). Clin d'œil dès le titre, parodie tout au long de ce petit polar amusant. Le narrateur est un détective dur de dur, qui se renverse sur sa chaise, les pieds posés sur le bureau, pour écouter les appels à l'aide de jolies pépées blondes en détresse ; tout en mâchouillant... des bâtons de réglisse. Car il n'a, malgré tout, que douze ans. Facile peut-être, mais bien divertissant.

F.B., G.C., A.E., C.R.

TEXTES ILLUSTRÉS

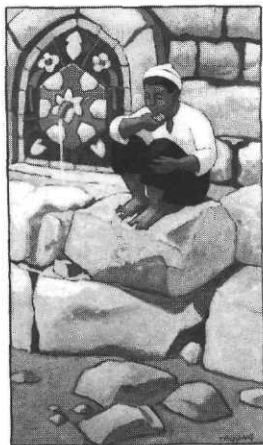
■ Chez *Ipomée-Albin Michel*, de Dominique Lalière-Montagné, ill. Sharon Tulloch-Hanrot : *Le Monstre d'or* (98 F). Les animaux, lassés d'être attaqués, pourchassés par les hommes s'unissent pour fabriquer un monstre qui, parce qu'il aura la carapace de l'un, les griffes de l'autre, les ailes d'un troisième, etc., saura les protéger et les défendre. Bientôt les enfants interviennent, par qui seront rétablies l'harmonie et la paix. On prend plaisir à cette fable, largement illustrée, même si le récit qui démarre allègrement, s'alourdit un peu sur la fin.

Dominique-Jacqueline Féraud : *Le Fil d'Ariane ou jouer le jeu pour vivre le mythe* (160 F). Dans un même coffret sont réunis le plateau d'un jeu de l'oie et un livre qui présente la vie de Thésée : une belle idée pour permettre d'alterner lecture et jeu, de les enrichir l'un par l'autre, de suggérer des passages, des échos, tout en rythmant l'un et l'autre de pauses qui figurent l'apparition régulière de l'oie, sauvage ou domestique, et le refrain « Oyez, oyez le cri de l'oie »... La mise en pages raffinée, l'illustration sobre au pochoir, soulignent la qualité d'un texte ciselé et cependant toujours accessible : d'épisode en épisode l'épopée se déroule et s'enroule en longue spirale, animée d'un souffle léger et chantant, tel celui de la conque marine qui figure à la première et à la dernière case du jeu.

■ Au *Seuil Jeunesse*, Philippe-Henri Turin, Christophe Durual : *Warf le pirate* (120 F). « Rapport de ce qui s'est dit à Nassau, le 28 dé-

cembre 1730, durant le procès du fieffé coquin Warf et de l'équipage de la Marie-Barou, son maudit vaisseau, et de ce qui s'ensuivit... » Ainsi se présente cet album qui parvient à faire sortir les histoires de pirates des clichés et des récits convenus : c'est le personnage de Warf qui est dessiné, à travers son témoignage lors du procès du pirate, par le nain Martyr Pew, qui l'a connu dans son enfance. Enrichi d'illustrations fortes, accompagné d'un fac simulé d'un exemplaire fictif de *La Gazette Antillaise*, le texte trouve un équilibre entre un style riche et travaillé à la manière de l'époque et un récit original, au rythme efficace. (Voir l'article de B. Gromer sur « Les pirates dans l'album illustré » dans le n°157 de la Revue).

■ Chez Syros, coll. Albums Multicultures, Jabra Ibrahim Jabra, ill. Marcelino Truong : *Les Chanteurs dans l'ombre* (120 F). Scène de fête



الموسيقى كرهة العز من جبهة و بعض منبها ما ملق بها.

Les Chanteurs dans l'ombre,
ill. M. Truong, Syros

en Palestine, chant, musique et grosses marmites odorantes. Sallomm et son copain Moussa salivent d'avance en pensant se régaler mais il n'y aura pas à manger pour tous. Scène d'enfance, scène de faim et de peine, ici évoquée à petites touches sans grand discours, mais avec force par un grand écrivain. Illustrations vigoureuses et lumineuses.

De César Vallejo, ill. Frédéric Rébena : *Paco Yunqué* (120 F). Premier jour d'école pour Paco Yunqué petit paysan des hauts plateaux péruviens venu à la ville avec ses parents pris comme domestiques dans une famille de riches propriétaires. Le maître affirme qu'à l'école tous les enfants sont égaux, mais ce premier jour est pour Paquito celui de la découverte de l'injustice sociale entre les enfants comme entre les adultes. La dénonciation de César Vallejo est forte, d'autant qu'elle n'est jamais trop lourdement démonstrative, s'en tenant au seul niveau de petits faits cruels et émouvants. L'importance et la qualité des illustrations contribuent à fixer des images puissantes.

F.B.

SCIENCES HUMAINES

■ Chez Albin Michel Jeunesse, un nouveau titre de la collection Carnets du monde, série Société : *Sénégal, retour d'un immigré* (69 F), un carnet de voyage écrit par Babacar Niang et dessiné sur le vif et avec beaucoup de talent par Joëlle Jolivet. D'un foyer de Belleville à un village du Sénégal oriental, un



Sénégal, retour d'un émigré,
ill. J. Jolivet, Albin Michel Jeunesse

voyage à rebours pour comprendre le pourquoi de l'immigration. Sur le mode du carnet de route mêlant intelligemment texte et dessin – une complémentarité toujours réussie dans cette collection – le compte rendu d'un périple à travers le Sénégal d'aujourd'hui en passant par Dakar et par l'île de Gorée, lieu d'embarquement des esclaves vers les Caraïbes. Un texte, toujours passionnant et pertinent qui se termine sur une légitime interrogation sur le rôle des femmes dans la société sénégalaise.

En coédition avec Addim : *Carnet d'un matelot* (195 F) de Christophe Blain, qui armé de son carnet de croquis et de ses crayons, saisit par petites touches ces instants, ces petits riens qui font la vie quotidienne d'un appelé à bord d'une frégate, « Le Tourville ». Un regard souvent teinté d'ironie mais allusif – trop ? – servi par une mise en pages réussie et séduisante mêlant dessins, textes manuscrits et composés.

■ Chez Gallimard, une nouvelle livraison de la collection Découvertes Gallimard : dans la série Histoire *Et ils peuplèrent l'Amérique,*